L'eau commune : un mA©dicament en 1725 !		~	
	L'eau commune :	un mƩdicament	en 1725 l

L'affirmation est surprenante car le début du XVIIIe siècle est encore placé sous le signe de la "toilette sèche" et de la méfiance envers l'eau. C'est dire combien l'ouvrage de M. Smith, intitulé Traité des vertus médicinales de l'eau commune, et publié à Paris en 1725 pour sa traduction française, va à l'encontre des idées de son temps. Par Pierre-Emmanuel MAIN, heureux possesseur de cet ouvrage, H2o janvier 2021.Â

L'EAU COMMUNE

Un médicament en... 1725!

L'affirmation est surprenante car le début du XVIIIe siècle est encore placé sous le signe de la "toilette sèche" et de la méfiance envers l'eau. C'est dire combien l'ouvrage de M. Smith, intitulé Traité des vertus médicinales de l'eau commune, et publié à Paris en 1725 pour sa traduction française, va à l'encontre des idées de son temps.

Pierre-Emmanuel MAIN

illustration Gallica, bibliothÃ"que numérique de la BnFh2o - janvier 2021

Â

Où l'on fait voir qu'elle prévient & guérit une infinité de maladies, par les observations tirées des plus célèbres Méd & appuyées de quarante ans d'expérience : avec quelques remarques pour le régime de vivre.

On y a ajouté le Traité de l'Eau du Docteur Hancok, intitulé : Febrifugium Magnum, où l'Eau commune est le meilleur de tous les Remèdes pour guérir les Fièvres et la Peste.

Â

L'auteur est anglais et pasteur. Il n'est pas médecin mais témoigne d'une vaste connaissance de la littérature médicale de son époque et, du fait de sa charge, s'affirme comme un observateur attentif des malades, des maladies et des remÃ"des.

Dans sa préface, M. Smith (son prénom n'est pas mentionné) souligne que personne n'a encore traité "d'une maniÃ"re

H2o Magazine
physique et raisonnée des vertus médicinales de ce liquide () que la plupart des hommes et des médecins (jugent) incapable de produire aucune cure ou de prévenir aucune maladie () et (serait) même contraire à la santé".Â
C'est cette croyance que l'auteur va s'efforcer d'infirmer, puisant des exemples tant parmi ses observations personnelles que dans les ouvrages de nombreux praticiens, dont Baynard et Floyer (et leur Traité des bains froids), Keill, Manwating, Pitcarn, Quincy, Prat, et bien entendu Boerhaave, la sommité internationale de l'époque.
Herman Boerhaave (1668-1738) Médecin, chimiste et botaniste hollandais
Professeur de médecin pratique, botanique et chimie à l'Université de Leyde, son savoir était considérable et sor influence immense, dans toutes les facultés d'Europe.Â

RemÃ"de universel?

Le pasteur Smith attribue à l'eau commune froide toutes les propriétés des principaux remÃ"des d'alors : émétiques, purgatifs, diurétiques, sudorifiques, délayants, stomatiques et cordiaux. Cette conviction est à replacer dans le cadre médical de l'époque, essentiellement fondé sur la théorie des humeurs, où le rà le des excrétions est déterminant, e particulier celui de la "coction" (ou sudation) qui intervient pour séparer la "matiÃ" re morainique" de celle qui est saine, et l'©vacuer. [L'origine de ce terme de matiÃ"re morainique est un peu confuse ; dans les dictionnaires du XVIIIe et XIXe siÃ"cles, le mot "morain" désigne la laine qu'on enlÃ"ve de dessus la peau d'un animal mort de maladie. Le mot serait issu du vieux français "morine" qui évoque la mortalité. Il désigne également un alignement de débris le long d'un gla (Littré) ; il apparaît donc que lorsque l'on parle de "matiÃ"re morainique", il est fait allusion aux déchets ou toxines de diverses natures que le corps doit éliminer pour être sain, selon la médecine des humeurs. Dans la médecine des "humeurs", la coction désigne quant à elle le processus qui va rendre ces humeurs propres à leur expulsion. Cela induit les traitements alors en usage : saignée, clystÃ"re, émétique et forte sudation, y compris les fiÃ"vres qu'il ne faut pas interrompre mais "conduire".]

Notre pasteur émet quelques doutes sur la coction, tout comme sur l'usage excessif des saignées, et tombe d'accord, avec d'autres auteurs, pour regretter que "la Médecine ne soit pas une science à la hauteur de la Géométrie". Cette clairvoyance l'honore.

C'est pourquoi il accorde des vertus particulià res à l'eau froide dont il a pu, par expà rience, constater l'efficacità pour faciliter la digestion (elle dissous les aliments), arrà ter les nausà es et vomissements (mais à galement obtenir l'effet inverse en modifiant la dose), calmer les maux de tà te, prà cisant qu'il avait lui-mà me guà ri sa fille d'une forte fià vre en lui faisant boire un demi-setier (environ 3,5 litres) d'eau froide.

Un constat presque moderne

Des théories médicales fantaisistes n'empêchent pas quelques observations de bon sens. M. Smith et divers auteurs par lui cités notent que les personnes qui ne boivent que de l'eau sont plus vigoureuses et vivent plus longtemps que les autres et qu'il ne faut pas croire que plus on mange, plus on aura de force... L'excÃ"s de boissons fortes et de plats copieux n'est pas un gage de santé; " (...) il y a plus de risque à manger trop qu'Ã manger trop peu et faire la diÃ"te de temps en temps ne fait pas de mal".Â

À ces considérations diététiques avant la lettre, s'ajoutent celles qui préfigurent le déclin de la toilette sÃ"che et le reto des bains, pratique abandonnée et réservée aux malades des villes thermales. Par exemple, le Dr Floyer affirme que laver les enfants à l'eau froide les fortifie, et notre pasteur parle souvent de "laver telle ou telle partie du corps à l'eau froide", tant pour se soigner que pour se fortifier. Mais, dans son Traité, l'usage interne prédomine sur l'usage externe et il préconise, pour se bien porter, de boire deux à trois grands verres d'eau froide au lever, et une même dose deux heures aprÃ"s chaque repas.Â

OÃ1 trouver la "bonne" eau ?

Constatation logique à une époque où l'on ignorait la pollution atmosphérique, l'eau la plus pure et la moins chargée en "particules hétérogènes" est sans aucun doute l'eau de pluie. C'est d'ailleurs celle qu'emploient les chimistes et les boulangers. Tout ce qu'on fait cuire ou bouillir à l'eau de pluie a meilleur goût. On évitera toutefois l'eau qui tombe des gouttières et, pour conserver l'eau des précipitations, on utilisera de grands vases de terre bien fermés.

Vient ensuite l'eau des riviÃ"res, ce qui peut nous surprendre. L'auteur précise qu'il convient de préférer celles dont le cours est rapide; ainsi, l'eau du Rhà ne est meilleure que celle de la Seine, cette derniÃ"re devant être puisée en amont de Paris. Rappelons en effet qu'au cours du XVIIIe siÃ"cle, l'eau du fleuve, à Paris, avait une réputation redoutable auprÃ"s des étrangers de passage, et même des provinciaux. Tous s'étonnaient que les Parisiens puissent boire de cette eau sans en être incommodés, étant donné "la quantité prodigieuse d'immondices qu'on y jette (...)". Notre auteur trouve du reste surprenant que le principal pollueur, l'Hà tel-Dieu, y soit situé en plein centre, sur sa rive!

C'est l'eau des fontaines qui arrive en troisià me position. Selon notre pasteur, il est rare de trouver des eaux de source qui soient aussi pures que l'eau de pluie, car elles sont souvent chargées de "particules minérales", et les meilleures se rencontrent soit dans les terrains argileux ou sablonneux, soit sur les pentes des montagnes.Â

Et l'eau thermale?

Pour Smith, une eau de qualité doit être IégÃ"re, pure, claire, transparente et insipide. L'altération de l'une ou l'autre de ces propriétés doit être prise en considération. Si tel est le cas, peut-on, par sécurité, la faire bouillir ? Oui, mais à condition de bien couvrir le récipient pour en empêcher l'évaporation, c'est à dire la perte de "sa partie la plus IégÃ"re". Enfin, et il cite le Dr Quincy, on peut obtenir une eau excellente en la distillant dans un alambic, et en la consommant refroidie; mais, dans ce cas, on ne peut la conserver.

L'auteur consacre peu de place aux eaux minérales (thermales). Ce n'est pas son sujet, mais il en reconnaît "les vertus admirables". Elles sont largement "prescrites" pour les maladies chroniques et la plupart des médecins cités s'interroge en effet sur l'origine des "miracles que les eaux minérales opÃ"rent sur ces maladies (...)"? De leur contenu, suppose-t-on, bien que leurs compositions soient encore inconnues et sujettes à d'étranges élucubrations. Mais, rappelle Smith, l'eau minérale est un remÃ"de, et en tant que tel, on ne peut en faire son ordinaire. C'est bien la reconnaissance du caractÃ"re médical du thermalisme, ce qui explique l'absence de méfiance dont bénéficient ces eaux de renommée lointaine et d'efficacité affirmée.Â

Qu'en pense l'École de Médecine de Paris?

La derniÃ"re partie du livre n'est pas de M. Smith ; ajoutée à sa demande ou plus probablement par le libraire-éditeur parisien, elle reproduit la réponse au problÃ"me posé à l'École de Médecine de Paris, en 1721 : l'eau est-elle un excelle préservatif en temps de peste ? La question, trÃ"s probablement motivée par l'épidémie de 1720 à Marseille et dans ses environs, fait un peu frémir, rétrospectivement, car l'opinion "savante" du temps supposait que la maladie était causée par "un venin subtil répandu dans l'air". Venin dont il fallut attendre 1894 pour découvrir sa vraie nature de "bacille". Alors, dans cet esprit, quelle protection attendre de l'eau commune ?

La réponse de l'École de Médecine de Paris est prudente mais modérément imprégnée des théories fantaisistes époque : de toutes les boissons, l'eau pure et claire est la meilleure, et si le vin est autorisé, c'est largement coupé d'eau. L'eau pure facilite la dissolution des aliments, la circulation des humeurs (référence obligée à Boerhaave) et, puisque "dans 12 onces de sang humain, il y en a 8 d'eau claire (...)" (l'once valait environ 30,5 grammes), l'eau rend donc le sang plus fluide.Â

Il faut utiliser une eau transparente (la moins chargée en particules), subtile, IégÃ"re, et sans goût ni odeur ; toutes ces conditions étant indispensables. Par ailleurs, l'eau étant bonne pour "la sérénité", "on peut la regarder comme un remÃ"de universel (...)".

Ainsi, l'eau de qualité, sans être une protection absolue contre la peste, n'est cependant pas l'élément suspect de transporter des miasmes et d'amollir les chairs, au contraire ; "elle verse, pour ainsi dire, la santé dans le corps (...)", affirme la Faculté en 1721. Une conclusion qui annonce, de trÃ"s loin, la fantastique évolution qui va s'opérer dans la pratique de l'hygiÃ"ne et des bains, puis dans la connaissance du corps, des maladies et de leurs traitements. .